

Pierre Anctil

**« Créée par le peuple et pour le peuple » :
Réflexions sur les origines historiques de la
Bibliothèque publique juive de Montréal**

La Bibliothèque publique juive (BPJ) – *Di Yidishe Folks Biblyotek* sous son appellation yiddish d'origine – a joué pendant un siècle un rôle décisif dans la vie culturelle des Juifs de Montréal. Par sa durée, par la qualité de ses programmes et par la force de ses animateurs, la BPJ a été une des institutions qui a le plus contribué à forger un espace de créativité juive dans la ville. C'est dans ce cadre, entre autres, qu'a émergé à Montréal une identité juive tout à fait unique dans la diaspora nord-américaine. Fondée en mai 1914, la BPJ est apparue au moment où la grande migration juive est-européenne battait son plein au Canada, et où des milliers de yiddishophones venaient à peine de s'installer dans les grandes villes du pays. Pour juger de la vigueur de son action et de l'engagement de ses fondateurs, nous disposons d'un document tout à fait unique : le premier rapport annuel de l'institution, publié entièrement en langue yiddish en mai 1915. On y retrouve des données précieuses sur le fonctionnement interne de la BPJ et sur les orientations qui ont été mises en place par ses administrateurs dès les premiers mois de son existence. En plus d'une brève introduction de Reuven Brainin, d'ailleurs très significative sur le plan idéologique, le document contient une description détaillée des événements qui ont été organisés pour lancer la BPJ auprès du lectorat juif montréalais, un bilan financier complet, les règlements de l'institution et la liste de ses membres. Le premier rapport annuel nous fait aussi comprendre comment a été constituée la collection de la BPJ, quel type d'ouvrages elle contenait et quels étaient les goûts littéraires de ses abonnés lorsque venait le temps d'emprunter des livres. C'est cette matière historique très riche que nous allons maintenant analyser pour mieux comprendre le contexte dans lequel l'institution est apparue.

En 1914, une conjoncture bien particulière imprimait un élan exceptionnel à tous les projets institutionnels qui surgissaient au sein de la communauté juive montréalaise. L'année précédant l'ouverture de la BPJ, 18 000 Juifs russes, polonais, lituaniens et roumains avaient été admis par les autorités canadiennes à titre d'immigrants, dont au moins la moitié se dirigea vers Montréal¹. C'était la plus forte poussée migratoire de toute l'histoire juive canadienne. La BPJ venait à peine d'inaugurer ses premières salles de lecture sur la rue Saint-Urbain, que le nombre de Juifs résidant à Montréal était en forte hausse et que se poursuivait la progression entamée au début de la décennie. Fixé à 30 000 lors du recensement fédéral de 1911, le chiffre de la population juive a dû atteindre tout près de 40 000 personnes dans la ville à l'été de 1914. Ces entrées sans précédent, étalées sur une période relativement courte, expliquent en partie le dynamisme du réseau juif de Montréal et la rapidité avec laquelle il fut mis en place. Jeunes, énergiques et entreprenants, les nouveaux arrivants réalisèrent rapidement que le nombre faisait la force, et que seul un élan de solidarité communautaire permettrait aux immigrants récents de tirer le meilleur parti possible de leur situation sur un nouveau continent. À Montréal, des commerces juifs nouvellement ouverts s'efforçaient de mieux desservir une clientèle tout juste arrachée à l'empire russe, et qui peinait encore à saisir le rythme de la société canadienne. Au même mo-

ment, des sociétés de bénéfices mutuels, des syndicats ouvriers et des congrégations religieuses voyaient le jour, qui offraient des espaces propices au regroupement des énergies communes et à l'accueil des personnes fraîchement débarquées à Montréal². Bientôt, des cercles littéraires, des institutions scolaires et des regroupements politiques surgissaient dans la ville, et qui œuvraient entièrement en langue yiddish. Toute cette effervescence culturelle et sociale pava la voie à la fondation, en 1914, d'une première bibliothèque publique au service des immigrants yiddishophones.

C'est dans la foulée de ces développements rapides, que se constitua pour la première fois à Montréal un public avide de productions culturelles en langue yiddish. Commerces, fournisseurs et grossistes de tout acabit pouvaient bien offrir des marchandises spécialisées à une clientèle juive nouvellement apparue, et les sociétés de secours mutuel des services taillés sur mesure aux besoins des travailleurs, il leur fallait encore toutefois des occasions et des lieux où entendre leur langue d'origine et voir leur culture mise en scène. Bientôt, besoin pressant se manifesta au sein du public yiddishophone montréalais pour un théâtre, une presse et des événements culturels qui reflètent le contexte est-européen que venaient à peine de quitter les immigrants, et auquel ils étaient très attachés. C'est à cette tâche redoutable que s'attelèrent dès la première décennie du XX^e siècle un certain nombre d'activistes, d'impresarios et d'organiseurs encore à peine adaptés à leur nouveau pays, mais qui comprenaient parfaitement le sentiment de nostalgie et de perte que ressentait un grand nombre de parlants yiddish installés depuis peu à Montréal. En 1907, Hirsch Wolofsky fondait le premier journal yiddish canadien, le *Keneder Odler*³ [l'aigle canadien], qui servit immédiatement de porte-parole communautaire et de courroie de transmission à un grand nombre de petites organisations culturelles naissantes, dont en 1911 la première école de langue yiddish au Canada, la *Maylender Shul*⁴ [l'école du Mile-End]. Pendant que Wolofsky œuvrait à jeter les bases de son quotidien, une première troupe de théâtre yiddish voyait le jour à Montréal en 1912, patronnée par Louis L. Mitnik et logée au Monument national⁵. Des journaux yiddish et des productions théâtrales américaines étaient disponibles depuis plusieurs années à Montréal, mais l'arrivée de biens culturels élaborés sur place signala un tournant dans l'histoire juive de la ville.

Le même phénomène se manifesta sur un front plus politique et ouvrier. À partir de 1906, date de la première manifestation du 1^{er} mai à Montréal⁶, la plupart des syndicalistes qui participaient à des démonstrations publiques de ce type étaient de langue yiddish⁷. Au début du XX^e siècle, grèves, protestations et rassemblements de masse étaient des occasions pour les yiddishophones d'exprimer leur identité culturelle avec force. Ces événements revêtaient une couleur spontanée et populaire qui reflétait les conditions économiques difficiles dans lesquelles était plongé, avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, le prolétariat montréalais de langue yiddish. Il en allait de même de la presse et des arts de la scène qui fleurissaient sur le boulevard Saint-Laurent avant 1914. Pour l'essentiel, en cette période de grande

migration, le Montréal yiddish souffrait d'une absence d'assises institutionnelles permanentes et du caractère encore très fluide de la vie immigrante. À cette époque, beaucoup de Juifs est-européens ne faisaient que passer par Montréal, et la brièveté de leur séjour dans la ville empêchait la plupart d'entre eux de faire une contribution durable à la vie culturelle au sein de leur communauté d'appartenance. Dans les premiers temps, le vaudeville de bas étage –, connu sous le nom de *shund teater* –, avait dominé les arts de la scène yiddish et des talents littéraires plus médiocres la presse locale. Dans les syndicats, on avait surtout paré au plus pressé et l'âge précoce de beaucoup d'immigrants de langue yiddish, même très talentueux, avait pendant un certain moment bloqué la voie à des réalisations plus éclatantes.

Le combat politique des Juifs russes

Cela n'empêchait pas la communauté juive montréalaise, encore naissante, d'être traversée de nombreux courants idéologiques issus tout droit de la vie politique est-européenne. Les immigrants de langue yiddish qui atteignaient le Canada avant 1914 étaient, pour la plupart, marqués par les luttes politiques intenses qui secouaient les Juifs de l'empire russe et qui se répercutaient jusque dans les lointaines diasporas du continent nord-américain⁸. Une volonté bien sentie de continuer à participer au dur combat en vue de l'émancipation civique des Juifs russes animait souvent les exilés canadiens à peine détachés de leur *shetl* d'origine, ce qui les poussait à orienter leur action en fonction de notions et d'idéaux qui étaient apparus en réaction à l'oppression tsariste. Un nombre important de jeunes gens arrivèrent ainsi à Montréal qui avaient grandi dans un climat social proprement révolutionnaire et qui, comme Juifs, étaient épris des formes radicales de libéralisme politique appliquées à la situation russe. Ce bouillonnement d'idées, accompagné de plans d'action et de programmes politiques imaginés par diverses factions juives en vive concurrence les unes avec les autres, traversa l'Atlantique pour trouver au sein de la communauté juive montréalaise un terrain plus que fertile. À peine quelques années après le début de la grande migration, tous les courants de pensée révolutionnaires et socialisants qui agitaient la population juive russe s'étaient implantés à Montréal et avaient recruté dans la ville des adeptes convaincus. Militants du sionisme de gauche, du socialisme démocratique, de l'anarchisme et des différentes factions marxistes se côtoyaient dans le réseau institutionnel de langue yiddish. Sur un plan culturel plus pragmatique, ces activistes se frottaient aux partisans du nationalisme diasporique, aux yiddishistes, aux hébraïstes et aux tenants de l'orthodoxie religieuse. Dès le départ, le Montréal yiddish avait été un concert de voix politiques dissonantes, toutes enracinées dans la vie juive russe.

Cet apport massif de la pensée politique est-européenne explique en grande partie dans quelles circonstances sont apparues les premières véritables institutions culturelles de langue yiddish à Montréal, et en particulier la BPJ. Le combat exacerbé des Juifs russes pour l'émancipation politique et la violence de la répression imposée

par le régime tsariste avant 1917, allié au désir intense de libéralisme sous toutes ses formes, ont été pendant au moins deux décennies l'arrière-plan obligé de tout militantisme culturel de langue yiddish au Canada. Il n'y a pas d'autre moyens d'expliquer que la BPJ, qui bénéficiait de moyens somme toute très modestes sur le plan organisationnel, et d'un membership fort réduit au départ, soit apparue en mai 1914 dotée d'une idéologie aussi articulée sur le plan politique et animée d'un radicalisme aussi intense. Pour s'y retrouver et comprendre le point de départ historique de la BPJ, le chercheur doit se replonger dans le climat qui avait présidé à l'insurrection russe de 1905 et ses conséquences immédiates. De l'automne 1904 à la grève générale d'octobre 1905, des forces sociales et politiques considérables, issues de toutes les couches de la Russie et comptant des personnes appartenant à de nombreuses minorités nationales – dont les Juifs –, ont obligé un régime tsariste vacillant à des concessions majeures. Parmi celles-ci, il y avait la convocation d'une première douma⁹, élue en avril 1906, puis d'une deuxième élue en février 1907. L'insurrection de 1905 doit donc être vue comme un moment de promotion intense du libéralisme politique, opérée par différents moyens selon les couches sociales, qui allaient de la désobéissance civile aux protestations de masse dans les villes en passant par diverses révoltes paysannes. Dans certains cas, très médiatisés, le soulèvement avait aussi été promu par la violence révolutionnaire organisée et la résistance armée au régime en place. Pendant plusieurs mois, en 1905, l'autocratie tsariste a dû composer avec une révolte prenant de multiples formes, et qui avait pratiquement suspendu l'exercice du pouvoir selon les modalités légales conventionnelles¹⁰. En somme, l'insurrection de 1905 était l'expression d'un désir irrépressible de démocratisation, de progrès économique et de liberté politique, auquel les diverses populations juives participèrent avec beaucoup d'intensité.

Après des concessions importantes, dont l'assouplissement de la censure d'État et la création d'une instance parlementaire consultative, le régime autocratique du tsar a été rétabli en juin 1907 par un coup d'État assorti de la dissolution arbitraire de la deuxième douma. C'était le début d'une longue période de répression policière grâce à laquelle l'autarcie put rétablir l'essentiel de ses privilèges et de son influence, et qui prit fin essentiellement avec la révolution bolchevique d'octobre 1917. Dans l'intervalle, les Juifs russes, souvent la minorité la plus instruite et la plus urbanisée de l'empire tsariste, et qui avaient placé de grands espoirs dans l'insurrection de 1905, s'étaient retrouvés face à un dilemme insoluble. Privés de toute possibilité de libéralisation et d'émancipation par les voies légales – du fait de la réaction tsariste – ils devaient maintenant constater l'échec momentané de toutes les formes de militantisme politique de gauche, dont celles prônant des actions révolutionnaires radicales. Cela signifiait soit redéfinir les aspirations de la minorité juive sur des bases nouvelles, plus individuelles, loin de toute action qui repose sur la notion de peuple juif, soit fuir la Russie en masse et reprendre le combat dans la diaspora surtout nord-américaine ou ailleurs dans le monde. De fait, la répression tsariste à l'insur-

rection de 1905 fut si violente, et prit des tonalités si spécifiquement antisémites que, de 1903 à 1914, malgré le bref intervalle de quelques mois où le libéralisme sembla régner en Russie, 2,5 millions de Juifs russes prirent le chemin de l'exil sur un total d'environ six millions, souvent les plus jeunes et les plus actifs politiquement¹¹. De ce nombre, un petit groupe de quelques milliers d'individus aboutit à Montréal, où ils ouvrirent un nouveau chapitre dans l'histoire de la ville. Pour eux comme pour l'ensemble des immigrants juifs de la période, l'insurrection de 1905 resta pendant longtemps un point de repère fondamental :

Like so much else that occurred in tsarist Russia, the Revolution of 1905 occupies a controversial and much-visited site in the landscape of modern Jewish history. Debates over its significance began even before revolutionary heat had dissipated, as participants sought to make sense out of a staggering chain of events that, in the space of less than a year, gave rise to Russia's first democratically elected parliament as well as to campaigns of murderous anti-Jewish violence on a scale hitherto unknown under tsarist rule. [...] the Revolution of 1905, in short, has served as a nodal point in the history of Jewish Eastern Europe and as a crucible for ideas and practices that would shape Jewish life in Europe and beyond¹².

Nous examinerons bientôt avec plus de précision dans quel contexte apparut à Montréal l'idée de fonder une bibliothèque publique juive et sur la base de quels principes. Avant de quitter le cadre de la vie juive russe proprement dite, il convient tout de même d'aborder certains éléments propres à la période post-insurrectionnelle immédiate, et qui eurent des retombées importantes au sein de la communauté yiddishophone canadienne. L'éclaircie de 1905 permit tout de même le développement, pour la première fois dans l'empire tsariste et à une échelle inédite jusque-là, d'institutions bénévoles dédiées à la dissémination du savoir et de la culture. Ces avancées bénéficièrent en particulier aux classes moyennes d'origine juive, qui étaient les mieux placées pour en tirer parti. En somme, au sein de la société civile russe, il devenait possible avec une relative autonomie d'aspirer à une éducation universelle, dans un cadre de libéralisme désormais surtout confiné à la sphère des connaissances objectives. C'est dans cette conjoncture que purent surgir et se développer, comme jamais auparavant dans la vie juive séculière de l'empire, un ensemble de sociétés, de cercles et de groupe d'études intéressés à la dissémination des sciences et de la littérature. Au premier rang de cet effort se trouvaient des bibliothèques publiques destinées à une clientèle exclusivement juive et reflétant leurs intérêts. Ce mouvement à la base de la société civile fut fortement encouragé par une organisation juive datant de la fin du XIX^e siècle et connue en anglais sous le nom de *Society for the Dissemination of Enlightenment Among the Jews of Russia*¹³. Souvent, alors que régnait partout une forte répression policière – et c'est sans doute l'élément le plus important dans ce contexte hautement chargé – les bibliothèques publiques juives servaient dans les petites localités de centre communautaire et de lieu de discussion

politique informel. Il y a là un modèle qui connut à partir de 1905 un grand succès chez les Juifs de Russie, et qui certainement franchit l'Atlantique grâce aux immigrants qui tentaient d'échapper à l'atmosphère oppressante de leur patrie :

Following the 1905 Revolution, the number of Jewish public libraries in the Russian Empire increased nearly threefold from about 100 in 1905 to about 300 in 1910. [...] On average the distribution of Jewish libraries was about one for every 17,500 people, far below the one for every 8,000 that was considered ideal. [...]

Libraries were not just storehouses of books. Rather, they were, for the most part, bustling centers of intellectual and social exchange, where users – mainly young men and women – could meet in a realm beyond the restraints of traditional society⁴.

En quête d'universalisme

C'est sur ce modèle que fut érigée la BPJ à Montréal, dans un esprit d'ouverture prononcée face aux sciences, aux connaissances rationnelles en général et à la littérature dans son acceptation moderne. Plus que tout, l'institution était destinée à éclairer un public juif de langue yiddish récemment arraché au monde traditionnel du *shtetl*, et qui commençait à peine à accéder aux sphères plus élevées du savoir, de la culture et des belles-lettres. Sur ce plan, il n'y avait encore guère de différence en mai 1914 entre les Juifs russes et les Juifs canadiens appartenant aux couches plus modestes de la société, presque tous issus du monde est-européen. On en veut pour preuve le nom yiddish sous lequel la bibliothèque fut fondée, *Di Yidishe Folks Biblyotek*, ou plus précisément « la bibliothèque du peuple juif », terme plus tard traduit incorrectement – sur le modèle anglo-protestant – par « Public Library », ce que la BPJ n'était pas à l'origine. Reuven Brainin, le premier président de la BPJ et en son temps un des grands intellectuels de la diaspora juive est-européenne, n'avait-il pas déclaré en juillet 1915, dans le premier rapport annuel¹⁵ de l'institution : « Der shtolts fun undzer folks biblyotek beshtet in dem dos zi iz geshafn gevorn fun'm folk, far'n folk, dos zi hot kayne andere tsvekn vi tsu fershprayten in'm folk likht un visen¹⁶ ». Non seulement la *Yidishe Folks Biblyotek* était-elle par ses livres et ses publications une porte ouverte sur le vaste monde, mais s'y adjoignit dès le départ une *Folks Universitet* [une université du peuple] qui offrait des cours, des conférences et des occasions de perfectionner ses connaissances. Signe aussi que la vocation de l'institution était universelle et encyclopédique, Brainin prit bien soin dans le texte cité plus haut de noter que la BPJ ne s'était pas donné comme tâche de mieux faire connaître aux Juifs seulement leur propre histoire et leur propre patrimoine culturel, mais aussi la contribution de tous les grands penseurs de toutes les nations, et à travers toutes les époques :

Durkh di bikher reden tsu undz di greste, di aydelste fun di gaystrakhste mentsh fun ale tsaytn un fun ale felker. [...]

Darum betsvect di folksbiblyotek tsu geben di fule meglikhkayt tsu yedn aynem tsu benutsn zikh tsu yeder tsayt mit di gaystige, mit kulturele oysgres fun undzer folk vi oykh fun andere felker⁴⁷.

Ce parti pris d'universalisme et d'ouverture radicale sur l'ensemble des productions culturelles disponibles à travers le monde était encore, au tout début du XX^e siècle, au sein du monde juif est-européen, une grande nouveauté et un positionnement perçu comme révolutionnaire. Certes, au milieu du siècle précédent, quelques adeptes allemands des Lumières juives – mouvement mieux connu sous le nom de *haskala* – avaient bien tenté de renverser la tendance lourde du judaïsme ashkénaze traditionnel à se replier sur lui-même et sur sa seule trajectoire intellectuelle. Il avait toutefois fallu attendre que les grands discours de la modernité montent à l'assaut de la Russie impériale, le plus souvent sous la forme du libéralisme démocratique, de la lutte des classes et du refus de l'autocratie, pour que la masse des Juifs yiddishophones gagnent enfin accès à des notions jusque-là inédites au sein de leur propre communauté. Né en 1862 à Liady, en Biélorussie, Brainin était l'incarnation même de ce mouvement culturel juif qui cherchait à embrasser l'élan des belles-lettres et de la philosophie européenne dans son acceptation la plus vaste. Sioniste de la première heure, disciple d'Abraham Mapu, Brainin avait développé tôt dans sa vie une passion pour l'agronomie et pour toutes les sciences susceptibles d'avancer la réalisation d'un foyer national juif en Palestine. Émigré à Vienne au cours de sa jeunesse, puis à Berlin en 1896, Brainin entreprit très tôt une carrière littéraire novatrice en langue hébraïque et en langue yiddish, qui le rendit célèbre dans l'ensemble du monde juif ashkénaze. Figure charismatique, il s'installe à New York en 1910, ville où il dirige une publication hebdomadaire hébraïque et publie des textes dans la presse yiddish. Quand Wolofsky le recrute en septembre 1912, pour prendre la direction du *Keneder Odler*, il devient aussitôt une figure de proue de la communauté juive montréalaise et un des principaux animateurs de sa vie culturelle yiddish. Sans Brainin à sa tête, il n'est pas certain que Montréal aurait possédé dès 1914 le grand phare de modernité et d'universalisme culturel que deviendrait rapidement la BPJ.

L'insurrection de 1905 avait aussi créé des conditions très favorables au développement et à l'avancement de partis politiques radicaux spécifiquement juifs, qui tous cherchaient à résoudre d'une manière ou d'une autre le dilemme fondamental de la vie juive en Russie. On pense ici au Bund, d'allégeance socialiste et de culture yiddish, au sionisme marxisant du Poale-Zion, aux autonomistes partisans d'un parlement extraterritorial juif en Russie (les sejmistes) et au sionisme socialiste de tendance hébraïsante. Dispersés sur un immense territoire, et sans centre de gravité précis, les populations juives de l'empire étaient-elles un peuple en soi, avec ses propres aspirations, ou une minorité nationale parmi d'autres au sein de l'empire? Et quel

parti les Juifs devaient-ils prendre dans la lutte des classes proclamée par les internationalistes bolchevistes? Convenait-il pour eux de défendre le prolétariat sans distinction de culture ou de langue, ou leur fallait-il plutôt recentrer leur action au bénéfice des classes laborieuses juives? Toutes ces questions ne cessèrent de se poser en Russie, surtout après le coup d'État de 1907. Toutefois, les partis politiques spécifiquement juifs, qui étaient les principaux véhicules de ce discours, perdirent bientôt durant la période postrévolutionnaire les moyens de faire valoir leur point de vue ouvertement. Pour remédier à la répression ouverte dont ils étaient l'objet de la part du régime autocratique, ces organisations résolurent de quitter la scène politique comme telle et de s'engager au niveau des différents enjeux propres à la vie communautaire juive. Pour l'essentiel, cela signifiait renforcer dans la société civile les institutions volontaires qui œuvraient à l'éducation des masses ouvrières et à l'amélioration de leur niveau culturel. Dans beaucoup de cas, les militants des solutions radicales choisirent après 1907 de valoriser la dissémination des connaissances et des savoirs à travers les bibliothèques publiques et les salles de lecture juives :

According to the socialist outlook, an education should instill class consciousness in the workers, enabling them to struggle for their rights as trade union or proletarian party members. [...] In 1907 the Jewish socialists [in Russia] again turned to educating their workers.

The party leaders therefore began to establish societies and associations specifically to deal with education and culture. The idea of thus withdrawing to the sphere of voluntary associations characterized not only the Jewish socialist parties but also the Russian opposition as a whole¹⁸.

Pendant l'insurrection de 1905, et au cours des années de répression violente qui suivirent immédiatement les soulèvements, de nombreux immigrants atteignirent Montréal qui étaient des militants des idéologies radicales. À un titre ou un autre, même très jeunes, ils avaient participé intensément en Russie au combat pour l'émancipation juive. Fidèles à leurs partis pris politiques, ils se regroupèrent souvent dès leur arrivée autour de cercles de discussion ou se rendirent dans les premières salles de lecture yiddish sises sur le boulevard Saint-Laurent. Même en Amérique ils étaient pleinement conscients que la lutte se poursuivait toujours outremer en vue de la libération des Juifs est-européens. Plusieurs de ces groupes offraient, dans des locaux sommairement meublés du bas de la ville, copie des ouvrages et des pamphlets politiques défendant ou expliquant leur positionnement politique. Dans ces locaux, souvent appelés « bibliothèques », il était possible pour les nouveaux venus de rencontrer des *landslayt*¹⁹ et des activistes partageant leur passion pour les questions les plus brûlantes de la vie juive est-européenne. D'après l'historien Simon Belkin, lui-même un militant des causes sionistes de gauche à Montréal²⁰, ces petites organisations jouèrent un rôle intellectuel de premier eplan au moment de la grande migration et jetèrent les bases des futures institutions culturelles de langue yiddish

dans la ville. Là où il y avait des livres, surgissait déjà une première ébauche de vie communautaire et politique juive. Une fois les salles de lecture créées, les collections d'imprimés et de périodiques devenaient à leur tour un point d'attraction majeur pour un public immigrant à la recherche de contenu culturel et idéologique juif. C'est du moins ainsi que Belkin décrit le processus de mise en place d'un premier réseau yiddishophone dans la ville :

« Quelles que soient leurs affiliations politiques, les salles de lecture [...] furent les premières institutions auxquelles les immigrants récents s'intéressèrent. Dans ces lieux, on ne trouvait pas seulement des journaux, des périodiques et des brochures, mais on faisait aussi connaissance avec d'autres personnes nouvellement arrivées. [...] En somme, les salles de lecture n'étaient rien de moins que des clubs politiques yiddishophones pour les jeunes immigrants, eux-mêmes installés depuis si peu qu'ils ne possédaient pas encore de foyer, ni de compagnons et devaient toujours chercher, comme au premier jour de leur descente de bateau, des lieux où se forger une nouvelle existence²¹. »

La salle de lecture du Poale-Zion

Plusieurs organisations politiques ne tardèrent pas à vouloir tirer profit de la mise sur pied de « bibliothèques », même élémentaires et même logées dans des lieux indignes du prestige dont le livre était entouré dans la vie juive. D'après Belkin, les sionistes bourgeois furent les premiers, à la fin du XIX^e siècle, à utiliser à Montréal ce mode de propagande politique, bientôt suivis par les anarchistes et les socialistes. Les sionistes de gauche du Poale-Zion furent toutefois les plus décidés à offrir au public juif les ouvrages et périodiques qui reflétaient leur idéologie politique²². Même si la situation du parti était très différente en Amérique du Nord, ses membres voulurent appliquer à Montréal le mot d'ordre donné aux militants restés dans l'empire russe : se rendre disponible aux besoins fondamentaux des masses populaires. En 1905, aussitôt sa première association montréalaise fondée, Le Poale-Zion entreprit d'amasser diverses publications défendant son point de vue afin de les rendre disponibles au plus grand nombre. Toujours selon Belkin, vers 1907 ou 1908, après diverses tribulations, les travaillistes sionistes établirent leur « bibliothèque » sur le boulevard Saint-Laurent, près de la rue Prince-Arthur. En 1909, leur « institution » déménageait à l'Institut Baron de Hirsch²³. L'affaire alla si bien que, dès 1912, voyant l'intérêt de pousser l'idée plus loin au sein de la communauté, le Poale-Zion commença à transformer la salle de lecture travailliste-sioniste en une institution d'intérêt général. C'est cet élan qui allait donner naissance à la BPJ deux ans plus tard.

Le projet d'une « bibliothèque du peuple » montréalaise répondait d'ailleurs parfaitement aux impératifs de la lutte idéologique que le Poale-Zion menait autant en Europe de l'Est que dans la diaspora. Il permettait aux militants d'espérer rejoindre les masses ouvrières juives en vue de les rallier à leur idéal d'un sionisme d'inspira-

tion sociale radicale. De fait, les activistes du parti travailliste-sioniste eurent pour consigne²⁴, même en Amérique du Nord, où le climat de répression politique était beaucoup moins insistant, de participer pleinement à l'activisme culturel qui prévalait au sein des différentes communautés juives en émergence à cette époque. Tout ce qui permettait d'améliorer le niveau d'éducation des travailleurs juifs et d'assurer la perpétuation de la vie culturelle en langue yiddish fut jugé digne de mériter l'attention des travaillistes sionistes. Belkin, dans son histoire du parti au Canada, insiste beaucoup sur cet aspect stratégique des actions entreprises à Montréal dès 1905. Une fois que les adeptes du Poale-Zion eurent réalisé que leur message idéologique se trouvait fortement répercuté, chaque fois qu'ils se joignaient à des structures syndicales ou communautaires existantes – même embryonnaires – ils en firent un axiome de leur stratégie politique. Ils se dépensèrent tant et si bien que, avant la Première Guerre mondiale, le Poale-Zion se trouva à l'origine de la plupart des fondations culturelles ou organisationnelles destinées à soutenir à Montréal la progression sociale ou économique des immigrants de langue yiddish. Au Canada, comme en Russie à la même époque, l'exceptionnel potentiel de mobilisation du parti fut mis au service des causes communautaires juives les plus performantes sur le plan éducationnel et culturel. Les travaillistes-sionistes s'assuraient ainsi que la réalisation d'un foyer national juif restait d'actualité auprès des masses laborieuses juives, et sous sa forme la plus fidèle à l'idéologie marxiste classique. Sur ce point, Belkin est formel :

La deuxième époque dans la vie du parti à Montréal, qui allait s'étendre de 1910 à 1915, fut caractérisée par la mise sur pied d'institutions culturelles, d'écoles, de salles de lecture populaires et de syndicats de métier. Il n'y a aucun doute que, même au cours de leurs premières années d'existence et d'émergence, les associations du parti s'étaient engagées dans un activisme culturel très large et avaient milité en faveur des syndicats. Ce n'est toutefois qu'après 1910 que ces efforts avaient revêtu une grande ampleur²⁵.

Il faut bien comprendre dans ce contexte que le Poale-Zion était de loin le plus radical des partis politiques juifs de Russie. Dans l'empire des tsars, les militants du parti espéraient que la consolidation des structures syndicales existantes, et l'intensification de la lutte des classes, conduiraient invariablement à l'effondrement du régime autocratique. Contrairement aux internationalistes d'origine juive et aux bundistes, qui militaient pour une amélioration immédiate du sort des travailleurs et des couches opprimées au sein de l'empire, particulièrement dans sa composante juive, le Poale-Zion contemplait comme but ultime de son action la fondation d'une société juive progressiste en Palestine. Pour les travaillistes-sionistes, la fin de l'exploitation capitaliste en Europe de l'Est et le démantèlement de l'État tsariste ne pouvaient constituer une réponse finale aux défis particuliers que posait la « question juive » en Russie. Certes, le Poale-Zion vibrait de ferveur marxiste et s'était joint sans retenue aucune à la lutte du prolétariat en vue de sa libération finale, mais

ultimement le parti considérait que la solution aux problèmes de l'heure passait par la réalisation de l'idéal sioniste dans toute sa force. Les travaillistes-sionistes incarnèrent ainsi, aux yeux des marxistes doctrinaires, un étrange amalgame d'intensité révolutionnaire et de ferveur nationaliste. Ils étaient à la fois partisans d'une gauche radicale sans compromis, et croyaient au même moment que seule la Palestine offrait aux Juifs un espoir de réalisation complet en tant que peuple. Pour le fondateur du parti, Ber Borochov, même en cette période intense et lumineuse de l'insurrection de 1905, toute autre solution que celle du sionisme revenait à ravalier les Juifs à un statut minoritaire dans un ensemble russe plus vaste et indifférencié. Le projet palestinien du Poale-Zion combinait à la fois l'avantage d'une autonomie territoriale complète pour les Juifs, et celui d'une situation politique majoritaire, toujours dans la lignée d'une action révolutionnaire. Jonathan Frankel, dans *Prophesy and Politics*, décrit de la manière suivante le positionnement des sionistes de gauche au moment où débute la grande migration est-européenne vers le Canada :

They were extremely young in 1905, utterly committed to the cause of revolution and to that of armed Jewish self-defense against the pogroms. Almost to a man they had become fervent Marxists by 1906, and even those who had not now advocated a monistic determinism and proletarian class war. By 1906, the revolution had absorbed their every waking moment, every ounce of strength and every hope. However, to them, the revolution meant a struggle not only for social equality and political freedom, but also for national, for Jewish liberation²⁶.

On pouvait beaucoup attendre de la part d'un parti qui avait reçu son baptême de feu au cours de l'insurrection de 1905, même au sein d'une diaspora très éloignée du climat révolutionnaire russe, comme celle de Montréal, et placée sous l'influence du libéralisme économique canadien. Au début de l'année 1912, le Poale-Zion, persuadé de l'importance d'ouvrir dans la ville une *folks bibliyotek*, [une bibliothèque du peuple] convoqua la plupart des organisations de gauche afin de les mobiliser dans ce sens, c'est-à-dire le *Farband* – une organisation mutualiste de gauche – l'*Arbeter Ring*, le regroupement des socialistes ainsi que plusieurs syndicats ouvriers de langue yiddish. Les travaillistes-sionistes s'agitèrent avec une énergie telle qu'une *folks bibliyotek* ouvrait ses portes le 3 mars 1912 sur le boulevard Saint-Laurent. Ce n'était pas encore la BPJ, mais l'idée d'une institution consacrée à l'éducation populaire prenait déjà forme sous la responsabilité directe du Poale-Zion²⁷. Une grève de grande envergure dans le secteur de la confection vint toutefois, quelques semaines plus tard, contrecarrer les plans des sionistes de gauche en vue de la mise sur pied d'une salle de lecture aux assises permanente²⁸. Pendant sept semaines, à partir du 7 juin 1912, vingt des plus importantes usines de Montréal restèrent fermées et cinq mille travailleurs refusèrent de se soumettre aux conditions dictées par le patronat. L'événement, d'une importance capitale pour le mouvement ouvrier juif de l'époque, renforça la position des syndicats du vêtement et permit l'instauration d'une semaine de

travail de quarante-neuf heures au lieu de cinquante-cinq comme précédemment. Ces gains décisifs avaient toutefois relégué les autres activités du Poale-Zion à l'arrière-plan, notamment la collecte de fonds à des fins culturelles et la mobilisation politique en faveur de la Palestine. À l'automne 1912, les travaillistes-sionistes tentèrent une nouvelle fois de relancer la *folks biblyotek* ouverte quelques mois plus tôt, notamment au moyen d'une campagne financière et d'événements culturels susceptibles d'attirer l'attention sur leur projet, mais sans grand succès. Le 13 octobre 1912 par exemple, paraissait dans le *Keneder Odler* une publicité annonçant la tenue, au Monument-National, de trois représentations de la troupe de théâtre de Louis Mitnik au profit du Poale-Zion et de sa *folks biblyotek*²⁹. Ce n'est toutefois qu'au début de l'année 1913, quand le Poale-Zion réussit à recruter à sa cause Reuven Brainin et le *Keneder Odler*, que la coalition en vue de l'établissement d'une salle de lecture s'élargit au-delà des organisations ouvrières de gauche. Selon Belkin, c'était un pas décisif susceptible de consolider les efforts communautaires en ce sens :

Il était apparu clairement à ce moment aussi que l'on ne pouvait se fier seulement aux organisations juives pour appuyer la bibliothèque, et que l'on devait aussi créer une association avec un membership individuel, qui aurait pour tâche de recueillir des contributions personnelles et de venir en aide à l'institution de la meilleure manière possible³⁰.

L'apport décisif de Reuben Brainin

L'engagement de personnel Brainin face à la création d'une bibliothèque juive d'envergure à Montréal, et l'activisme dont firent preuve en ce sens les principaux animateurs du seul quotidien yiddish de la ville, eurent raison des dernières réticences. Avec une tribune comme le *Keneder Odler* à leur disposition, et forts du soutien d'une des grandes figures des lettres hébraïques modernes, les sionistes de gauche étaient maintenant en mesure de mener à bien leur projet de bibliothèque populaire. Le 28 janvier 1913, à l'occasion d'une « conférence » réunissant plusieurs organisations ouvrières et fraternelles, Brainin publiait dans le *Keneder Odler* d'un éditorial d'envergure prônant la création d'une *yidische biblyotek* [une bibliothèque juive] dans la ville :

In Rusland un in Galitsyen hoben undzere brider oykh yetst – un yetst nokh mer vi amol – kimat in yeder shtodt a biblyotek, velkhe iz ofen tsu yeder tsayt far yeden.

Un darum filen mir yeder tog dem shmerz un di shande dos in Montreal, vu es gefinen zikh fuftsik toyzend Yiden un vu di mayste makhen a leben – dos in unzer Montreal iz nokh biz yetst nit geshafn gevorn a virktikhe Yidische biblyotek. [...]

Mir velen ober nit ruen biz vanen Montreal vet nit hoben a Yidische

biblyotek vos zol enthalten in zikh di greste un aydelste oystsres fun der Hebreysher un fun der Yidisher literatur. Vi oykh di beste verk in andere lashones vos es geert tsu Yiden un Yidentum ou oykh di perl fun der velt literatur. A groyshe biblyotek vos zol hoben groyshe zaalen mit fil luft un likht vi ale bekvemlikhkayten fun a moderner biblyotek³¹.

De fait, Brainin prit la tête de l'institution en devenir et les militants du Poale-Zion rattisèrent la communauté en vue d'engranger le maximum d'appuis au sein toutes les couches de la population juive montréalaise. Une assemblée de fondation eut lieu le 22 février 1914, suivie en mars d'une campagne de collecte de fonds qui recueillit la somme considérable à l'époque de 500 \$. C'était assez, nous l'avons vu, pour que la *Yidische Folks Biblyotek* prenne son envol le 1^{er} mai de la même année, dans une résidence sise au 669, rue Saint-Urbain, juste au nord de l'avenue Milton³². La BPJ devait ainsi son existence à la confluence de deux grands courants de pensée, présents au sein de la population juive de Montréal dès le début de la grande migration et qui, réunis, possédaient suffisamment de dynamisme et de ressources organisationnelles pour mener à terme un projet aussi complexe. D'une part, la *Yidische Folks Biblyotek* était redevable du grand courant des Lumières juives, né en Allemagne au milieu du XIX^e siècle, et qui s'imposa en Russie impériale après la montée sur le trône d'Alexandre III; et d'autre part, elle était l'héritière directe de l'activisme politique révolutionnaire né de l'insurrection de 1905. Grâce au concours de la personnalité altière et élitiste de Brainin, la BPJ s'était assuré l'appui des couches plus modérées au sein de la communauté immigrante, sans lesquelles il aurait été impossible de bâtir une institution aussi imposante et de donner crédit à sa vocation universaliste. Avec l'appui du Poale-Zion et des autres factions révolutionnaires de gauche, le projet bénéficiait par ailleurs de la mobilisation incessante d'une cohorte de militants très aguerris et habitués à entrer en contact avec les masses ouvrières. Associés, les deux mouvements purent générer suffisamment d'enthousiasme, et sur une période relativement longue, pour que la BPJ devienne une partie intégrante du réseau communautaire de Montréal. Ce n'était pas une mince victoire dans les circonstances.

Brainin prononça pas moins de six conférences publiques au cours de la première année de fonctionnement de la BPJ, toutes destinées à recueillir des fonds et à convaincre divers auditoires relativement à l'importance de l'éducation populaire, dont deux auprès de la *Folks Universitet*³³. Disciple de Brainin, sioniste de gauche reconnu et l'un des fondateurs de la *Yidische Folks Shule* [l'école du peuple juif] en septembre 1914, Yehuda Kaufman³⁴ y alla quant à lui de deux causeries au profit de la BPJ, dont une lors d'une fête en l'honneur du grand écrivain est-européen I.-L. Peretz. L'ascendant intellectuel et littéraire de Brainin fut certainement d'un grand secours aux militants du Poale-Zion lorsque vint le temps d'inviter Morris Rosenfeld³⁵ et Shalom Aleichem à venir prendre la parole à Montréal. La visite de Shalom Aleichem à la BPJ, le 6 juin 1915, quelques mois avant sa mort, avait certainement constitué le clou de la campagne menée tambour battant en faveur de

l'institution. À cette époque, le grand humoriste yiddish était au sommet de sa gloire. Sa présence à Montréal fut certainement perçue comme un hommage et un encouragement à la petite communauté juive canadienne alors en processus d'émergence, et à la BPJ en cours de construction. Ces hauts faits d'armes seraient toutefois restés des gestes isolés, n'eût été la détermination et l'habileté des activistes du Poale-Zion à rallier les volontés au sein des milieux ouvriers, qui étaient la cible principale de la BPJ en devenir. Grâce aux talents éminemment pragmatiques des militants de la gauche radicale, le premier comité organisateur lança au printemps 1914 une campagne pour lever 1 000 \$ en faveur de la BPJ. On arrêta aussi plusieurs objectifs pratiques au cours de l'année 1914-1915, dont le recrutement de mille abonnés et l'organisation de rassemblements de masse. Le Poale-Zion sollicita aussi des dons de livres au sein de la communauté et s'occupa de meubler le local du 669, rue Saint-Urbain. Sept cents personnes assistèrent au concert officiel d'inauguration de la BPJ, en juillet 1914, et 630 \$ furent amassés au cours d'une seule journée d'hiver par des bénévoles qui vendaient des insignes au coin des rues. À la fin de son premier exercice financier, en juillet 1915, la BPJ était en mesure d'offrir 1 500 livres à ses abonnés et son budget annuel s'élevait à plus de 3 000 \$. Qui plus est, 411 personnes s'étaient prévaluées au cours de la même période du privilège d'emprunter des livres à la BPJ. Avec un optimisme débordant, le premier rapport annuel de l'institution notait : « 3 215 livres en circulation ont été empruntés pour un nombre colossal de 48 611 jours (ou plus de 133 années), ce qui signifie que près d'un million de pages ont été lues dans ce contexte³⁶ ».

Le rapport annuel de 1914-15

Une autre preuve de l'influence prépondérante du Poale-Zion dans la fondation de la BPJ nous vient de ce que l'ensemble des ouvrages réunis au sein de la *folks bibliyotek* des travaillistes-sionistes, fermée au début de 1913, formèrent un an plus tard le noyau de la nouvelle *Yidische Folks Bibliyotek*. Au moment de son ouverture, en mai 1914, la BPJ prit en charge les 449 volumes de la bibliothèque du Poale-Zion, qui avaient été entreposés temporairement dans une résidence privée. En juillet 1915, affirme Belkin, « le fonds documentaire d'origine de la *folks bibliyotek* du Poale-Zion constituait 42 % de tous les ouvrages en yiddish et 52 % de ceux en russe et en allemand que possédait la BPJ³⁷ ». Grâce aux excellentes données contenues dans le premier rapport annuel de la BPJ, nous savons que cette collection de livres et de brochures, réunie par les travaillistes-sionistes à partir de 1905, contenait neuf ans plus tard 71,5 % d'ouvrages en langue yiddish, 18,3 % en russe, 6,4 % en hébreu et 3,8 % en anglais. Ces proportions étaient proches de celles qui avaient prévalu lors de la période insurrectionnelle de 1905-1906 en Russie et au cours des années subséquentes. Pendant ces événements, le yiddish avait dominé la vie politique juive de gauche³⁸. En juillet 1915, après un programme d'acquisitions qui avait presque quadruplé le nombre de livres disponibles à la BPJ, il y avait au sein de l'institution un fonds composé pour 49,2 % de livres en

yiddish, 26,8 % en anglais, 13,5 % en hébreu et 10,6 % dans d'autres langues, dont le russe. À ce moment de son histoire, la communauté juive immigrante de Montréal était manifestement en voie de se canadianiser, au point où l'anglais avait remplacé le russe comme langue seconde dans les habitudes de lecture. Parmi les 662 livres que la BPJ avait achetés entre juillet 1914 et juillet 1915, l'anglais arrivait même sur un pied d'égalité avec le yiddish. Un grand renversement linguistique était en cours qui s'étendrait jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

D'autres changements d'importance étaient en train de se produire dans les salles de lecture de la BPJ au regard des partis pris du Poale-Zion. Des ouvrages de nature plus religieuse avaient trouvé place sur les étagères, comme des copies du Pentateuque (*Khumoshim*), de la Mishna (*Mishnayes*), du Talmud (*Shas'en*) et de la littérature classique du Moyen Âge hébraïque. Il est fort probable que ces textes saints étaient des ajouts récents que les révolutionnaires marxistes auraient difficilement tolérés quelques années plus tôt. Même vus sous un angle séculier, c'est-à-dire comme des témoignages de l'histoire culturelle du peuple juif à travers les âges, les textes saints du judaïsme faisaient difficilement bon ménage avec la militance sioniste de gauche. Plus universaliste que le Poale-Zion et plus ouverte à des courants diversifiés, la BPJ pouvait difficilement bannir des ouvrages qui étaient fréquemment consultés pour leur valeur morale ou pour leur apport à l'évolution de la pensée juive. Brainin n'avait-il pas proclamé, dans son avant-propos au premier rapport annuel, que la BPJ « est la seule institution culturelle et démocratique juive dans tout le Canada qui ne soit pas soumise à un parti politique ». De même, proportionnellement, les ouvrages de nature plus polémique, les manuels scientifiques ou les études savantes portant sur la vie sociale étaient en voie de marginalisation à la BPJ. Jusqu'à 75 % des livres yiddish disponibles dans l'institution en juillet 1915 étaient des œuvres littéraires ou de fiction, dont un peu moins de la moitié avaient été écrites à l'origine dans d'autres langues européennes. En langue anglaise, la fiction comptait pour 68 % des textes disponibles, soit 282 œuvres littéraires en tout. On pouvait noter des proportions à peu près semblables pour les livres disponibles en langue russe, allemande et hébraïque, où la thématique littéraire était aussi dominante. De toute évidence, le public de la BPJ préférait s'éduquer en se distrayant ou en parcourant des textes moins idéologiques que ceux qui avaient eu la préférence de la *folks biblyotek* du Poale-Zion.

La tendance des abonnés de la BPJ à lire surtout de la littérature était toute aussi éclatante lorsque l'on consulte les données de 1914-1915 pour les livres prêtés. Près de 80 % des ouvrages qui avaient circulé hors des murs de la BPJ au cours de cette période étaient des œuvres littéraires, toutes langues confondues³⁹. En yiddish toutefois, cette proportion grimpeait à 86 %. Malgré les chiffres qui précèdent au sujet de la croissance du nombre de livres anglais disponibles à la BPJ, 84,3 % des ouvrages empruntés au cours de la première année d'activité étaient en langue yiddish⁴⁰. De toute évidence, les lecteurs « issus du peuple » évoluaient moins vite vers l'anglais

que les membres de l'exécutif de la BPJ ou ses principaux donateurs⁴¹. Le premier rapport annuel contient même le nombre de fois où les œuvres de certains auteurs ont été empruntées par les abonnés de la BPJ. Dans cette sorte de palmarès, Shalom Aleichem arrive en première place avec 234 « sorties », suivi de Émile Zola, Jules Vernes et Léon Tolstoï avec respectivement 149, 141 et 130 « sorties ». Viennent ensuite Mendele Mokher Sforim (Sholem-Yankev Abramovitch), Jacob Gordin et Sholem Asch avec une centaine d'emprunts, puis Henrik Ibsen, I.-L. Peretz, Knut Hamsun et Abraham Reisen avec plus de cinquante. Sur les onze écrivains qui ont gagné la faveur du public juif montréalais en 1914-1915, cinq n'étaient pas juifs. Parions toutefois que les œuvres de Zola, Vernes, Tolstoï, Ibsen et Hamsun étaient surtout lues à cette époque en traduction yiddish, et non pas dans leur version originale en langue française, russe ou norvégienne.

On peut aussi se faire une idée des penseurs qui étaient appréciés par les lecteurs en constatant que les ouvrages de Chaim Zhitlowski, de Heinrich Graetz, de Moshe-Leib Lilienblum et de Pines⁴² s'étaient retrouvés dans les salles de lecture de la BPJ grâce à des « philanthropes » nommés dans le rapport annuel de 1914. D'origine russe, Zhitlowski (1865-1943) était un des grands théoriciens du socialisme révolutionnaire et un partisan acharné du yiddishisme diasporique. Graetz (1817-1891) était connu de tous les lecteurs sérieux pour sa monumentale *Histoire des Juifs*, parue en 1853-75 en Allemagne. Quant à Lilienblum (1843-1910), né en Lituanie, il personnifiait le grand courant moderniste de la *haskala*. Sur un front plus littéraire, les œuvres d'Yvan Tourgeniev, de Benjamin Disraeli, de Jules Vernes, d'Henrik Ibsen, de Tashrak (Israël-Joseph Zevin), d'Honoré de Balzac, de Mendele Mokher Sforim, d'I.-L. Peretz et de Yehoash (Solomon Blumgarten) avaient aussi fait l'objet de dons importants. Voilà une liste qui trahissait une grande diversité d'approches, de langues et de sensibilités, même d'un strict point de vue juif. C'est sans oublier que la BPJ avait reçu un jeu complet de la *Everybody's Encyclopedia*, les dix-sept volumes de la série intitulée *The World's Classics*, les deux volumes – en allemand – intitulés *Geschichte der philosophie*⁴³ [l'histoire de la philosophie], et aussi une copie – en yiddish – de *Di geshikhte fun Yidn in Amerika, fun di peryode ven di naye velt iz entdekt gevorn biz hayntike tsayt*⁴⁴ [l'histoire des Juifs en Amérique, depuis la période où le Nouveau Monde a été découvert jusqu'à aujourd'hui] de Peter Vyernik⁴⁵. Il y avait là de quoi satisfaire les goûts les plus difficiles et les lecteurs les plus exigeants.

Conclusion

Ces données nous permettent de constater que la BPJ desservait, contrairement à la *folks bibliyotek* du Poale-Zion, un public intéressé à une foule de sujets et sensible à la production littéraire « de tous les temps et de tous les peuples », pour reprendre l'expression de Brainin. En l'espace de quelques mois, à partir de l'été 1914, la *folks bibliyotek* s'était transformée en une institution culturelle au service de l'ensemble de la communauté. De salle de lecture réservée aux militants d'un parti politique

radical de gauche, toujours à la recherche d'un éclairage purement idéologique, elle était devenue une vaste vitrine de la production culturelle juive et mondiale. Un besoin fondamental de la vie juive montréalaise s'en était trouvé comblé, grâce aux énergies rassemblées d'un vaste éventail d'organisations et de courants de pensée. Doit-on croire dans ces circonstances que les activistes du parti Poale-Zion et des factions révolutionnaires se sentirent mis à l'écart en 1914 et privés d'un lieu de rassemblement essentiel à leur action? Rien ne le laisse croire. La volonté de travailler au bien de toute la communauté, et pas seulement d'un segment en particulier, était telle que le progrès réalisé sembla éclatant même aux membres montréalais du parti travailliste-sioniste. Le même scénario se réalisa aussi pour ce qui a trait aux écoles de langue yiddish à temps partiel inaugurées en 1913-1914 par le Poale-Zion –, la *Natsyonal Radicale Shule* [l'école nationale radicale] et la *Yidische Folks Shule* [l'école du peuple juif] –, qui toutes deux avaient pris racine dans un activisme intense et étaient fondées sur des principes révolutionnaires fortement affirmés⁴⁶. Au bout de quelques années seulement, ces deux maisons d'éducation s'étaient mises au service de l'ensemble du milieu de langue yiddish. Très tôt, elles avaient œuvré moins à marquer des points sur le plan politique ou idéologique, qu'à faire progresser le niveau d'instruction au sein de la jeunesse juive de Montréal et à promouvoir la culture yiddish en général. Belkin est très clair sur ce plan dans son histoire du parti Poale-Zion au Canada :

C'est aussi au cours de ces années que les écoles et la bibliothèque firent un grand bond en avant. Ces années n'apportèrent pas seulement un sentiment d'élévation et de grande joie aux militants, mais mirent en valeur des résultats substantiels et durables qui allaient profiter au développement général de l'ensemble de la population juive canadienne⁴⁷.

De plus, la masse des immigrants juifs de cette période ne possédaient pas toujours le niveau de mobilisation politique et culturel dont savaient faire preuve les militants « professionnels » des partis de gauche. À Montréal, un monde séparait parfois ceux qui dirigeaient les syndicats et animaient la lutte idéologique au sein de la communauté – selon des critères souvent inspirés de la situation est-européenne – et ceux qui tendaient tant bien que mal de s'adapter aux conditions de l'industrie du vêtement en Amérique du Nord. Sur ce continent, les progrès économiques et sociaux des nouveaux venus étaient souvent fulgurants et il était parfois possible, dans un contexte de libéralisme généralisé, de quitter la classe ouvrière en moins d'une génération. Partout, les immigrants yiddishophones trouvaient des passerelles qui leur permettaient d'améliorer leur situation à court terme. En peu de temps, même avant la Deuxième Guerre mondiale, une part non négligeable de la communauté juive a été aspirée vers le haut et a pu quitter le travail en usine. Ces progrès, bien réels, ont empêché que se développe à Montréal, ou ailleurs au Canada, un climat de récrimination politique ou un sentiment de désespérance propice à l'expression sur le long terme de courants radicaux. Rapidement, l'héritage de forte résistance

au capitalisme et à l'exploitation ouvrière s'est mué en un discours moins polarisé et plus pragmatique de promotion du libéralisme, de défense des droits fondamentaux et de soutien aux plus démunis. Toutes les institutions radicales et militantes fondées par le Poale-Zion, au moment de la grande migration, ont peu à peu suivi cette pente et se sont ajustées au contexte canadien ambiant. C'est certainement le message qu'Israël Medresh livrait dans ses mémoires, publiées en 1947 sous le titre de *Montreal fun nekhtn* :

Les immigrants, donc, ne croyaient pas vraiment que les socialistes pourraient créer une société égalitaire, c'est-à-dire arracher les manufactures et les ateliers des mains des capitalistes et les remettre entre les mains de l'État. [...]

Quand les socialistes parlaient aux immigrants de marxisme, de l'abolition de la propriété privée, du partage des richesses, ces derniers restaient sceptiques, comme s'il s'agissait-là de l'utopie la plus fantaisiste. Quand on proposait cependant de mettre fin à la pratique des sous contrats, des salaires plus élevés, des heures de travail plus courtes, ils ressentaient un enthousiasme fou. La lutte contre le tsarisme et en faveur de la liberté, le combat pour l'égalité des Juifs les transportaient tout autant⁴⁸.

Née avec le siècle dans un climat de radicalisme politique très marqué, la BPJ, comme beaucoup d'autres organisations juives de même type à Montréal, allait s'ouvrir rapidement à des enjeux plus vastes. L'institution suivrait ainsi la tendance dominante au sein de la communauté juive et accueillerait un public de plus en plus diversifié, souvent récemment émigré au pays. Cette évolution, qui s'étendit sur plusieurs décennies, est tout à fait typique du milieu juif est-européen installé au Canada au tournant du siècle. Arrivés au cours d'une période de grande agitation politique en Russie, un noyau de militants sionistes rompus à la mobilisation avait fondé à Montréal, avant la Première Guerre mondiale, une batterie d'organismes qui formerait en quelques années une première ébauche de réseau communautaire. Quand l'heure des grands combats était passée, cette structure dense et fort bien articulée sur le plan idéologique s'était muée en une vaste coalition capable de desservir l'ensemble des Juifs montréalais. Créée pour soutenir l'élan révolutionnaire en Russie tsariste, et pour voler au secours des victimes juives de la Première Guerre mondiale, cette constellation de confréries, d'associations, de groupements et de partis politiques serait réorientée quelques années plus tard aux fins de promouvoir une identité juive canadienne en émergence. Il se créa ainsi à Montréal une filiation organisationnelle durable entre la génération de la grande migration et celle née au pays, au point où le leadership juif qui émergera après 1945 était encore largement tributaire des efforts consentis par les premiers arrivants du début du XX^e siècle.

1

Louis Rosenberg, *Canada's Jews, a Social and Economic Study of the Jews in Canada*, Montréal, Congrès juif canadien, 1939, p. 136; réédité par Morton Weinfeld sous le titre : *Canada's Jews: a Social and Economic Study of Jews in Canada in the 1930s*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1993, 424 p.

2

Au sujet de la grande migration, voir le témoignage d'Israël Medresh publié dans : *Montreal fun nekhtn*, Montréal, 1947, 176 p.; traduit en français par Pierre Ancil sous le titre : *Le Montréal juif d'autrefois*, Sillery, éditions du Septentrion, 1997, 272 p. Voir aussi Pierre Ancil, *Jacob-Isaac Segal (1896–1954), un poète yiddish de Montréal et son milieu*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 448 p.

3

Voir les mémoires de Hirsch Wolofsky publiées sous le titre : *Mayn lebns rayze. Zikhoynes fun iber a halbn yorhundert yidish lebn in der alter un nayer velt*, Montréal, 1946, 265 p.; traduit en français par Pierre Ancil sous le titre : *Mayn Lebns Rayze. Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal et ailleurs dans le monde*, Sillery, éditions du Septentrion, 2000, 391 p.

4

Mentionné dans Simon Belkin, *Di Poale-Zion Bavegung in Kanade, 1904–1920*, Montréal, 1956; traduit en français par Pierre Ancil sous le titre : *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904–1920*, Sillery, éditions du Septentrion, 1999, p. 302.

5

Jean-Marc Larrue, « Cent huit ans de théâtre yiddish », *Traduire le Montréal yiddish / New Readings of Yiddish Montreal*, Pierre Ancil, Sherry Simon et Norman Ravvin, dir., Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2007, p. 45–56.

6

Simon Belkin, *op. cit.*, p. 186.

7

Israël Medresh, *op. cit.* p. 83–86.

8

À ce sujet voir : Rebecca Kobrin, « The 1905 Revolution Abroad: Mass Migration, Russian Jewish Liberalism, and American Jewry,

1903–1914 », dans Stefani Hoffman et Ezra Mendelsohn, dir., *The Revolution of 1905 and Russia's Jews*, Philadelphia, the University of Pennsylvania Press, 2008, p. 227–244.

9

La chambre basse du parlement de Russie.

10

À ce sujet voir l'ouvrage de Jonathan Frankel, *Crisis, Revolution and Russian Jews*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 324 p.

11

Rebecca Kobrin, *op. cit.* p. 228.

12

Benjamin Nathans, « Introduction », dans Stefani Hoffman et Ezra Mendelsohn, *op. cit.*, p. 1.

13

L'organisation était aussi connue sous le nom russe de *Obschestvo Dlia Rasprostraneniye Prosveshcheniye Mezhdru Evreami v Rossii* ou OPE.

14

Jeffrey Veidlinger: « Jewish Cultural Associations in the Aftermath of 1905 », dans Stefani Hoffman et Ezra Mendelsohn, *op. cit.*, p. 209.

15

Le premier rapport annuel de la BPJ est daté de mai 1915, soit un an exactement après l'ouverture de l'édifice situé sur la rue Saint-Urbain. L'embauche d'une bibliothécaire et le début des activités régulières de la BPJ avaient toutefois eu lieu en juillet 1914, si bien que plusieurs parties du premier rapport annuel, dont le rapport financier et le rapport sur les activités culturelles, s'étendent jusqu'en juillet 1915. On peut donc faire l'hypothèse que le premier rapport annuel fut en réalité publié après 15 mois d'activités.

16

« La fierté de notre Bibliothèque publique [juive] réside en ce qu'elle a été créée par le peuple et pour le peuple, et en ce qu'elle n'a pas d'autre but que de disséminer les Lumières et le savoir au sein du peuple ». *Premier rapport annuel de la Bibliothèque publique juive et de l'Université populaire*, Montréal, mai 1915, p. 7. Le titre original du document est : *Ershter yerlikher barikht fun der Yidisher Folks Bibliotek un Folks Universitet*.

17

« À travers les livres nous parlent les plus grands, les plus nobles et les plus savants parmi les hommes de tous les temps et de tous les peuples. [...] Voilà pourquoi la Bibliothèque publique [juive] s'est donné pour objectif de permettre à chacun d'avoir plein accès aux trésors intellectuels et culturels de notre peuple et à ceux des autres peuples ». *Ibid.*

18

Vladimir Levin, « The Jewish Socialist Parties in Russia in the Period of Reaction », dans Stefani Hoffman et Ezra Mendelsohn, *op. cit.*, p. 118.

19

Landslayt (*landsman* au singulier) : des immigrants issus de la même bourgade et qui se considéraient liés par une forme intense de solidarité communautaire.

20

Belkin était arrivé à Montréal en 1911 depuis son Ukraine natale. Il était alors âgé de seulement 22 ans et avait été un témoin oculaire de l'agitation de 1905 en Russie.

21

Simon Belkin, *op. cit.*, p. 209.

22

Idem, p. 210.

23

L'édifice de l'Institut Baron de Hirsch, aujourd'hui disparu, était situé près du coin des rues de Bleury et de Maisonneuve.

24

En octobre 1910, Montréal fut l'hôte de la 5^e convention du parti Poale-Zion nord-américain. C'est au cours de cet événement entre autres que sera prise la décision de mettre sur pied des institutions au service de la communauté, dont des écoles de langue yiddish.

25

Belkin, *op. cit.*, p. 104.

26

Jonathan Frankel, *op. cit.*, p. 329.

27

Belkin, *op. cit.*, p. 212.

28

Belkin, *op. cit.*, p. 175–176.

29

Les pièces jouées avaient été *Di grine khosnkale* [les fiancés fraîchement immigrés], de Zalman Libin; *Der Rusisher Yid in Amerike* [un Juif russe en Amérique], de Jacob Gordin et *Der shotn in Gan-Eden* [un nuage au paradis] de Joseph Latteiner, trois dramaturges de grande réputation du début du XX^e siècle. Les billets se vendaient pour 15, 20, 35 et 50 sous.

30

Belkin, *op. cit.*, p. 215.

31

« En Russie et en Galicie nos frères ont maintenant – et plus maintenant qu'autrefois – une bibliothèque dans presque chaque ville, ouverte à toute heure et à tous. Et voilà pourquoi nous ressentons chaque jour de la peine et de la honte en constatant qu'il n'existe pas à Montréal, où se trouvent cinquante mille Juifs dont la plupart gagnent bien leur vie, une bibliothèque juive digne de ce nom. [...] Nous militerons jusqu'à ce que Montréal possède enfin une bibliothèque juive renfermant les plus grands et les plus nobles trésors de la littérature hébraïque et yiddish, les meilleurs œuvres en d'autres langues appartenant au peuple juif, ainsi que les perles de la littérature mondiale. Une bibliothèque vaste, agrémentée de grandes salles, avec beaucoup d'aération et de lumière, dotée de tout le confort d'une organisation moderne.

32

Belkin ne fait pas allusion directement à ce fait, mais le choix de la date du 1^{er} mai pour l'ouverture de la BPJ plaçait déjà l'institution sous l'égide des mouvements révolutionnaires. L'édifice qui a accueilli la BPJ en 1914 n'existe plus aujourd'hui. »

33

Voir le Rapport annuel de 1915, p. 9–13.

34

Kaufman devait quitter Montréal pour New York à la fin de l'année 1917. Pour un aperçu de sa biographie, voir : Ira Robinson, « The Canadian Years of Yehuda Kaufman (Even Shmuel) : Educator, Journalist, and Intellectual », *Canadian Jewish Studies / Études juives au Canada*, vol. 15, 2007, p. 129–142.

35

En fin du compte, la maladie empêcha Rosenfeld de se rendre à Montréal et sa conférence publique fut remplacée par un concert auquel prirent part une pianiste, Mme Frelich, et les élèves de l'école nationale-radical.

36

Rapport annuel, p. 25.

37

Simon Belkin, *op. cit.*, p. 217. La copie du premier rapport annuel déposée aux archives de la BPJ est celle annotée personnellement par Belkin aux fins de rédiger son histoire du parti Poale-Zion au Canada.

38

Il n'est pas possible de connaître le contenu thématique exact de cette collection du Poale-Zion. Belkin, qui l'avait consultée à la BPJ pour la préparation de son ouvrage de 1956, ne nous éclaire pas sur cette question.

39

Les données offertes à la page 24 du premier rapport annuel de la BPJ ne permettent pas d'arriver à un chiffre exact.

40

À cette époque, la plupart des grandes œuvres littéraires modernes avaient été traduites en yiddish. Ce chiffre inclut donc plusieurs ouvrages écrits à l'origine en d'autres langues.

41

Voir les données contenues aux pages 24 à 27 du rapport annuel de 1915.

42

Il pourrait s'agir de Meyer Isser Pines, auteur à Varsovie en 1911 d'un ouvrage en langue yiddish intitulé : *Di geshikhte fun der Yudisher literatur biz'n yohr 1890* [l'histoire de la littérature juive jusqu'en 1890].

43

Il pourrait s'agir de l'ouvrage publié par Karl Vorländer en 1903.

44

L'ouvrage de 466 pages avait été publié à New York en 1914.

45

Aussi connu sous le nom de Peter Wiernik.

46

À ce sujet, voir : Hershl Novak, *Fun mayn yunge yorn* [au sujet de mes années de jeunesse], New York, Educational Committee of the Workmen's Circle, 1957, 227 p. Voir la traduction partielle de cet ouvrage par Pierre Antil sous le titre : *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, Sillery, éditions du Septentrion, 2009, 262 p.

47

Belkin, *op. cit.*, p. 106.

48

Medresh, *op. cit.*, p. 88.